LE SANG DES ARCAS
DANS L'OMBRE DE LA CITÉ
1

MENTIONS LÉGALES

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6749-9

© Aurélie Martel-Maury, 2022.
Couverture réalisée par Aurélie Martel-Maury
Crédits images : Depositphoto/Gaidenko/mppriv

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

DU MÊME AUTEUR

ROMANCE CONTEMPORAINE

MY CROSS

PROTECTION (un peu trop) RAPPROCHEE

UNE LARME DANS MON COEUR

SOMETHING I CAN'T FIGHT

PÉPINS, COMBI & MOTHER ROAD

ESCAPE THE SHADOWS (4 tomes)

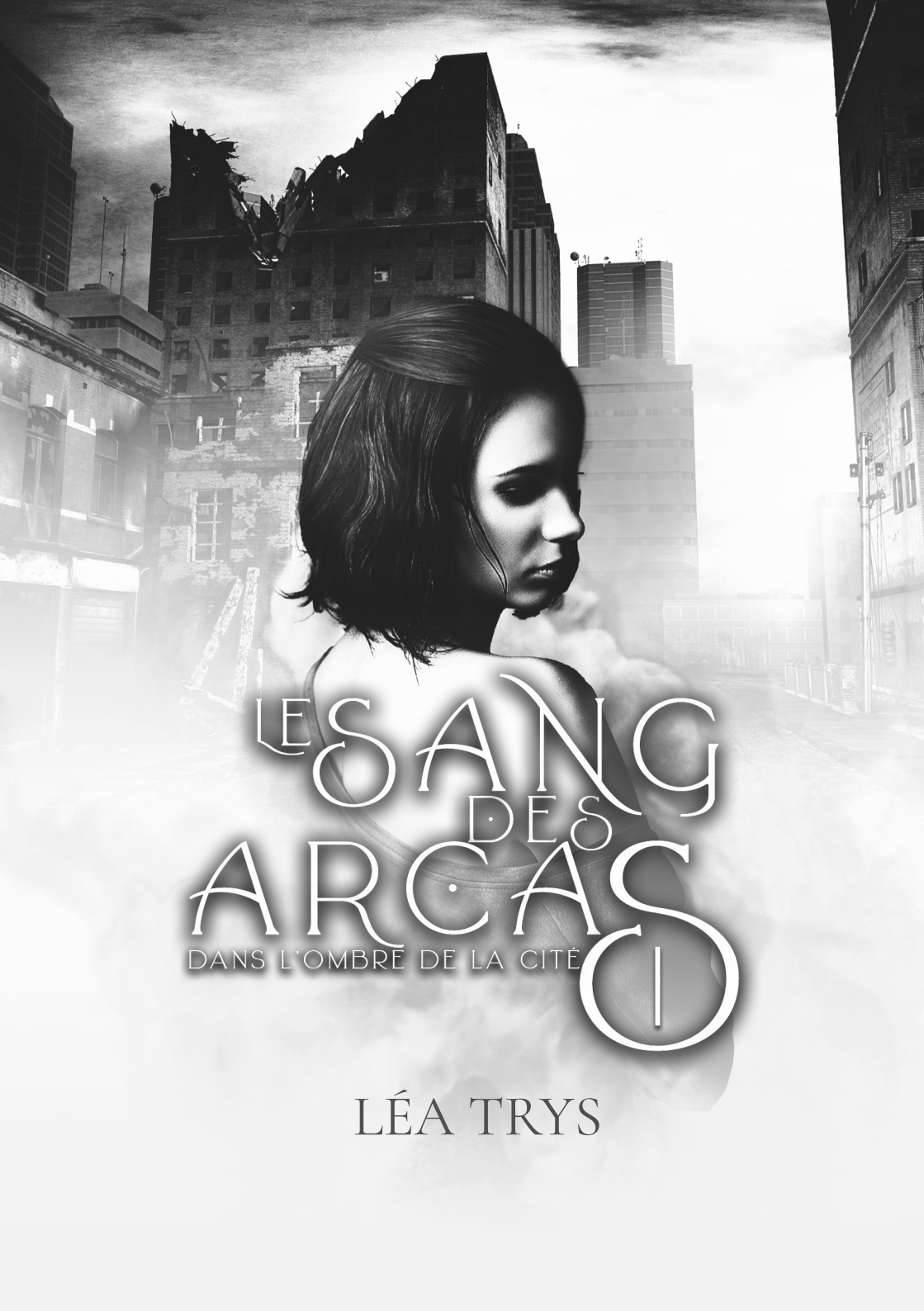
PÉNITENCE (2 tomes)

ROMANCE PARANORMALE / URBAN FANTASY

CHRONIQUES DE CRIMSON (2 tomes)

HOLLY ALLOWAYS (4 tomes

LE SANG DES ARCAS (2 tomes)


LE SANG DES ARCAS
DANS L'OMBRE DE LA CITÉ
I
LÉA TRYS

Playlist

Pour lire en musique, n'hésitez pas à scanner ce QR code :

Prologue

Lucie

17 juillet 2342

Une douleur aiguë dans le dos me fit lâcher un hurlement assourdissant et me coupa la respiration. D'une main, je pris appui sur le mur pour ne pas m'écrouler au sol.

Une contraction.

En réalisant cela, une alarme se déclencha en moi, et une peur panique m'étreignit.

C'est la fin.

Les dernières heures de ma vie se profilaient à l'horizon, car si je ne mourais pas en accouchant, c'étaient eux, ces médecins diaboliques qui me surveillaient depuis des mois, qui allaient

abréger mes souffrances. Aucun doute à émettre sur l'aboutissement de ma stupidité.

Sept mois plus tôt, je m'étais laissé berner par l'opportunité d'un travail que je pensais honnête qui me permettrait de toucher un salaire convenable, et j'en payais depuis lourdement le prix.

Jamais je ne connaîtrais mon enfant.

Je ne verrais sûrement même pas son visage.

Alors qu'une nouvelle contraction me saisit, je sentis une larme rouler sur ma joue. Ce n'était pas tant la douleur physique qui me l'arrachait, mais plutôt la lancination qui prenait racine dans mon cœur depuis trop longtemps.

Dans mon dos, la porte coulissante de ma cellule grinça sinistrement en s'ouvrant. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qui pénétrait ici.

— Emmenez-la en salle 2, commanda un homme.

L'ordre à peine donné, des mains agrippèrent mes bras et l'on me força à quitter mon cachot. Avec une démarche incertaine, je suivis celui qui me conduisait, sans même chercher une échappatoire.

Il n'y en a pas.

L'optimisme m'avait désertée depuis bien trop longtemps. La seule chose pouvant encore être appelée de tous mes vœux résidait dans l'espoir que mon enfant périt avec moi.

— Rentre là-dedans, m'ordonna mon bourreau en ouvrant une nouvelle porte.

Mon regard capta aussitôt la table obstétrique trônant en plein milieu. La peur au ventre, j'avançai d'un pas bien plus lent.

— Allongez-la dessus et attachez-la, entendis-je une voix

dicter.

Un frisson dévala ma colonne vertébrale et tous les poils de mon corps se dressèrent. Et ça n'avait rien à voir avec le froid pénétrant qui régnait dans la pièce.

Je tournai la tête vers lui, ce monstre qui ne cessait de me soumettre à divers examens depuis mon arrivée. Je le détestais. Et plus encore, je me haïssais pour la stupidité dont j'avais fait preuve.

Des mains puissantes agrippèrent mes poignets, d'autres mes chevilles, puis je basculai en arrière en laissant échapper un petit cri aigu. La terreur m'emplit et les battements irréguliers de mon palpitant redoublèrent d'ardeur dans mon corps épuisé.

L'esprit embrumé par la peur et la douleur, je sentis qu'on me portait comme un animal mort. En atterrissant sur une surface dure, j'expulsai mon souffle en geignant. Au-dessus de ma tête, l'intensité d'une lampe m'aveugla et me força à me protéger les yeux d'une main. Du moins, l'espace d'un instant, car déjà, on m'attachait les poignets avec des sangles.

— Faites attention !

Comme si mon sort pesait dans la balance. À ses yeux de fouine, je n'existais pas. Seul l'enfant lui importait.

Tout à coup, une main se posa sur mon front avec douceur. Je braquai aussitôt mon regard sur ce nouveau venu. Constater sa présence m'apporta un certain soulagement. Lui aussi était médecin, mais contrairement aux autres, il ne m'avait jamais blessée… enfin, si l'on considérait que je ne souffrais pas d'être ainsi enfermée comme un animal. Lorsqu'il devait m'administrer des médicaments ou me prélever du sang, il prenait toujours garde à ne pas me faire mal.

— Jeremiah, lâche-la ! hurla son collègue. J'ai besoin de toi.

— Tout se passera bien, Lucie, murmura-t-il avant de disparaître de mon champ de vision.

Non, ça n'ira pas.

Une autre contraction arriva, la douleur irradia avec une intensité atroce et insupportable que tout mon être satura. Et elle m'emporta dans les ténèbres de l'inconscience.

Chapitre
premier

Edern

2367

– Vous êtes prêts ? cracha Cédric Descombes, d'une voix caverneuse.

À ces mots, je relevai la tête sur celui qui se trouvait être notre superviseur. Le crâne rasé, il était aussi dépourvu de barbe, et ses yeux d'un bleu translucide ne reflétaient pas la pureté à laquelle on s'attendait. Au contraire, malgré leur pâleur, ils réfléchissaient les ténèbres glacées de l'âme qui habitait ce corps. Jamais un sourire, pas même un écart. Par moments, il m'arrivait de m'interroger sur sa vie à l'extérieur des murs qui me maintenaient captif la plupart du temps.

Lorsque son regard agressif capta le mien, je le soutins un

bref instant, avant de jeter un coup d'œil à chacun des membres de mon équipe.

Mes frères.

Aymeric, celui que je considérais comme mon second, finissait de mettre sa veste alors que les deux autres soldats, Colin et Damien, déjà prêts, patientaient.

— On peut y aller, confirmai-je à l'humain.

— Très bien, en route, grogna-t-il.

Excité et anxieux à l'idée de passer les portes du Centre, je perçus le même tumulte dans chacun de mes frangins. Leur nervosité était sans aucun doute causée par la mienne, car nous ne sortions pas dans la ville pour la première fois.

Nous étions des soldats, notre dirigeant nous nommait les Arcas, des créatures de la nuit cachées de tous et conçues dans le plus grand secret d'un laboratoire. Notre naissance résultait de longues années d'un travail acharné dans le but de redonner à l'humanité sa suprématie.

Seulement, j'aspirais à autre chose.

L'endoctrinement de Gavreau et de ses médecins avait échoué sur moi, mais aussi sur mes frères, j'en étais persuadé.

Et aujourd'hui, après des mois, voire des années, à observer et à cartographier mentalement tous les recoins de la Cité, ma décision était prise quant à mon avenir.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant nous, Descombes fut le premier à pénétrer à l'intérieur. Pour ne pas éveiller ses soupçons, je lui emboîtai le pas comme d'habitude, suivi par le reste de l'équipe, et me positionnai face à Colin. Une fois tous en place dans la cabine, notre superviseur appuya sur le

bouton du rez-de-chaussée et ma fébrilité augmenta d'un cran. Les seuls moments où nous nous rendions à ce niveau étaient pour quitter le bâtiment et nous fondre dans les rues désertes la nuit, pour monter la garde et apporter de l'aide à ceux qui en avaient besoin.

Et tuer des vampires.

Les livres d'histoire nous en apprenaient beaucoup sur les conditions de vie de nos ancêtres, mais la Dernière Guerre avait contribué à réduire le monde en cendres, et ne subsistait qu'une infime partie de la population qui foulait jadis la Terre. Sous la direction des Fondateurs, comme ils se faisaient appeler, un nouvel ordre était né et régissait désormais les libertés du commun des habitants de la Cité pendant que ces dirigeants menaient la grande vie. Selon Gavreau, des monstres qui ne montraient que peu de considération pour le peuple mourant à petit feu.

Moi-même, j'avais la sensation d'être une bête hideuse, après tout, ma naissance restait nébuleuse. Et quand bien même mon apparence dupait tout être humain, ma force, ma vélocité et cette capacité à ressentir les émotions de mes frères me prouvaient que je ne l'étais pas totalement. De plus, mes actes passeraient comme répréhensibles aux yeux de certains s'ils savaient. D'après notre superviseur, notre heure approchait, en attendant, nous vivions comme des rats, sous terre, loin des hommes et des créatures que nous combattions la nuit.

Alors que la cabine remontait lentement en direction de la surface, ma main gauche se mit à trembler légèrement sans aucune possibilité de la contrôler. Face à moi, Colin s'en aperçut le premier et m'interrogea du regard. Je secouai la tête pour lui

signifier de ne pas s'inquiéter. Intérieurement, je me félicitai de ne pas avoir choisi Marius pour cette mission. Il n'aurait pas omis de remarquer ce tic nerveux et aurait pris plaisir à me le balancer à la figure. Peut-être même serait-il allé jusqu'à me provoquer en duel pour prendre ma place. Mais sa puissance ne rivalisait pas avec la mienne, ce qu'il ne supportait pas.

L'ascenseur arriva bien trop rapidement à mon goût au rez-de-chaussée et les portes s'ouvrirent sans attendre. Je n'avais pas eu le temps d'apprécier la nouvelle de cette balade impromptue, l'information était tombée une dizaine de minutes plus tôt, alors que nous devions demeurer au repos ce soir. Néanmoins, j'avais vu là ma chance. D'ordinaire, tout était minutieusement préparé, or aujourd'hui, il y avait une urgence. Selon les sentinelles de Descombes, un petit groupe d'humains se faisaient attaquer en ce moment même, dans ces conditions, il n'y avait pas une minute à perdre.

Notre superviseur empestait la nervosité, accroissant ainsi la mienne. Mais quoi qu'il en soit, j'espérais un moment comme celui-ci depuis bien trop longtemps pour ne pas sauter sur cette occasion, même si, malgré le fait que je préparais mon coup depuis des mois, voire des années, je ne respirais pas la sérénité. J'appréhendais la réaction des miens, car ayant préféré les tenir à l'écart de mes projets. Bien sûr, je ne comptais pas les abandonner, et reviendrais les chercher plus tard. Seulement, je refusais qu'en cas d'échec, l'un d'eux se retrouvât puni par ma faute. J'espérais simplement qu'ils comprendraient ma décision, mais au fond de moi, j'avais parfaitement conscience que l'un d'entre eux, plus que les autres, m'en voudrait.

Plus le temps passait dans ce Centre et plus la sensation

d'oppression et d'étouffement me comprimait, comme si ma vie se mettait sur pause et qu'il m'était impossible de me mouvoir. Comme si je m'enfonçais dans des sables mouvants, m'enlisant petit à petit sans jamais totalement disparaître pour autant. Le dirigeant nous offrait un semblant de liberté, nous en grappillait quelques morceaux, cependant plus le temps s'égrenait et plus il grignotait notre âme. Notre libre arbitre nous avait été arraché et nous devions nous conformer à leurs dictats.

Mais la liberté ne pouvait être que totale, sans quoi il n'y en avait pas.

Aujourd'hui, j'en avais fini avec cette vie de servitude qui m'enchaînait au Centre. Ma liberté hantait mes rêves depuis de trop nombreuses années pour me détourner de ce destin qui me faisait cadeau d'une occasion opportune rare.

Je ne comptais pas laisser passer ma chance.

Descombes sortit le premier et, en tant qu'alpha, je fus tenu d'ouvrir la marche des Arcas. L'homme devant moi ne perdit pas de temps et longea le couloir blanc immaculé d'un pas pressé jusqu'à gagner la porte arrière de la demeure de Gavreau qui débouchait sur une ruelle déserte. Dans ma poitrine, mon cœur frappait mes côtes comme un forcené, la panique commençait à me gagner, aussi j'inspirai profondément pour retrouver mon calme, cherchant en moi une confiance qui s'était fait la malle, sans quoi mon inquiétude se transférerait aux autres.

Descombes nous jeta un coup d'œil torve par-dessus son épaule, puis il l'ouvrit enfin. Je cessai carrément de respirer. Cette porte me semblait à la fois si proche et si lointaine, comme inatteignable, pourtant je comptais bien la franchir pour prendre un nouveau départ. Ce ne serait pas la dernière

fois, car je reviendrais pour libérer mes frères, mais il me fallait déjà trouver un plan pour cela.

Pour ne pas éveiller les soupçons de Descombes, je pris garde à être le bon petit soldat qu'on attendait de moi. Me montrer discipliné et ne pas émettre la moindre émotion. Ne pas contredire les ordres. Toutefois, le temps s'était comme suspendu autour de moi tant je me tenais sur le qui-vive.

Le superviseur sortit à l'extérieur, je le suivis, néanmoins au moment où j'arrivai sur le seuil, je stoppai. Un courant d'air frais me caressa le visage et mon cœur s'emballa. Cette brise légère possédait une énergie nouvelle. Fermant les yeux, j'aspirai profondément pour profiter de cet instant qui représentait tant. C'était presque salutaire, peut-être même une seconde naissance, comme ce premier jour de ma vie où j'avais pris ma première bouffée d'oxygène en quittant le ventre rassurant de ma mère. Une femme qui ne m'avait jamais tenu dans mes bras. Par moments, il m'arrivait de me demander comment elle avait vécu cela. Dans les livres mis à notre disposition, j'avais pu lire que l'amour d'une mère ne connaissait aucune limite. Beau et pur. Inconditionnel et impérissable. Cependant, je n'avais jamais connu la mienne. Celle qui m'avait porté était probablement morte depuis belle lurette.

Depuis, la rancœur s'était enracinée dans mon cœur et dans mon âme.

On nous avait dépossédés de tout.

En repensant à cela, la haine s'immisça dans mon crâne, reprenant le dessus sur la crainte d'échouer.

Le regard rivé sur la nuque de notre superviseur, mon envie de le tuer, éprouvée depuis plusieurs longues années, se renfor-

ça, mais je ne tenais pas à faire capoter les choses, bien que cela aurait été d'une simplicité enfantine. Du moins, à première vue, car en dépit de son apparence humaine, Descombes dégageait une aura m'intimant la prudence. Jusqu'à présent, jamais mon instinct ne m'avait fait défaut, alors je préférais rester sur mes gardes. Un vieux proverbe disait que tout venait à point à qui savait attendre, la patience faisait partie de mes qualités, et il ne servait à rien de me jeter tête la première dans une vendetta contre ce type. Une solution de facilité éphémère qui ne ferait que compliquer la suite. Peut-être même que laisser mes frères dans ce centre quelque temps après ma fuite pourrait se révéler bénéfique… ça, seul le temps me le confirmerait, toutefois j'avais bon espoir.

Mon palpitant résonnait étrangement dans mes tempes, c'était comme si le compte à rebours accélérait pour me rappeler que ma liberté ou ma mort se profilaient à l'horizon.

— En route, nous enjoignit Descombes.

Son empressement me ramena dans la réalité. Je franchis la porte, mon équipe à ma suite.

— Allure décontractée pour le moment, continua Descombes. Restez sur vos gardes, le point de chute ne se trouve pas loin.

Personne ne lui répondit et il ne s'en formalisa pas.

Pourquoi ne nous pressait-il pas alors que des humains se faisaient massacrer en ce moment même ?

La question persista alors qu'il prenait la tête du groupe. Je laissai mes frères passer devant moi et fermai ainsi la marche, ce qui me permettrait — je l'espérais — de m'enfuir.

Chapitre
2

Nora

Après avoir quitté les vestiaires, je rejoignis d'un pas mollasson la salle principale en vérifiant d'un coup d'œil que tout était en ordre.

— Fais attention en rentrant, Nora, me conseilla Roger tandis que j'enfilais ma veste.

Retenant in extremis une grimace, je levai toutefois les yeux au ciel. Tous les jours, mon collègue me répétait inlassablement la même phrase. Toujours les mêmes mots, prononcés avec la même intonation nasillarde. En fait, Roger était un homme sans joie. En posant notre regard sur lui, on souhaitait une chose : le secouer pour le réveiller et mettre un peu de peps dans sa vie.

Notre quotidien se révélait bien assez désolant ainsi pour qu'on laisse tout espoir nous quitter. Une telle pensée en aurait fait sourire plus d'un, moi la première. N'importe qui, me connaissant un tant soit peu, pouvait affirmer que toute envie m'avait désertée et que je n'attendais plus rien de la vie depuis la mort de mes parents et la merde qui avait suivi ce tragique épisode. J'étais donc très mal placée pour critiquer Roger, mais ça ne m'empêchait pas de le faire. Le cynisme s'était emparé de moi.

— Comme d'habitude, répondis-je d'une voix basse.

Sans un regard en arrière, je quittai le Loup Solitaire, le bar dans lequel je travaillais depuis quelques années, et sortis du bâtiment en rabattant la capuche de ma veste noire sur ma tête. La porte claqua dans mon dos, le bruit résonnant sinistrement dans la rue déserte. Sur le seuil de l'établissement, je me figeai, aux aguets. Lentement, je laissai mes yeux sonder les alentours, en m'attardant sur les recoins sombres à la recherche de l'ombre d'un monstre. À l'affût du moindre son, je cessai carrément de respirer en tendant l'oreille.

La ville — ou tout du moins ce qu'il en restait — pouvait se révéler dangereuse, qui plus est pour une femme. Paris ne possédait plus sa grandeur et sa beauté d'antan, ni même ce nom. Le peu qui avait subsisté s'appelait désormais la Cité.

Je n'avais jamais rien connu d'autre, l'année de ma naissance n'étant déjà que désolation depuis des siècles. Tous les savoirs que je détenais sur l'ancien temps, je les avais appris dans les livres ou sur les bancs de l'école, bien que dans ce dernier cas, les enseignements devaient se trouver faussés, car contrôlés par les dirigeants du pays : les Fondateurs. Quant à survivre dans la Cité, j'avais directement parfait mon éducation dans les rues,

même si je demeurais parfaitement consciente du danger encouru en traînant dehors tard dans la nuit. Seulement, nous n'avions pas toujours le choix. Ne faisant pas partie d'une riche famille — j'étais orpheline —, je ne possédais aucun passe-droit, ni même de protecteur, dans la mesure où je refusais de devenir le buffet ambulant d'un suceur de sang. Si l'on en croyait les officiers de l'A.P.C. et les murmures se répandant dans les bas-fonds de la ville, les dents-pointues ne se contentaient pas de leurs dévoués serviteurs pour se sustenter ni des bouteilles remplies du sang de donneurs bénévoles vendues un peu partout dans la ville.

Tout avait commencé en 2041, lorsque la troisième guerre mondiale avait pris fin après vingt ans d'un acharnement infondé. Un conflit où le pouvoir était en jeu, comme d'habitude. Par le passé, j'avais pu lire *Le Prince* de Machiavel[1], qui portait un regard pessimiste sur les hommes et leur recherche constante de pouvoir. Toutes les luttes soutenaient le même but et la finalité engendrait la mort de nombreux innocents, et obligeait à servir un homme qui côtoyait la folie.

La Dernière Guerre n'avait pas fait l'impasse sur cette réalité. Un cinglé souhaitant étendre son autorité sur tous les peuples avait conduit les autres pays à se révolter. Ainsi, les peuples s'entretuèrent et commirent des immondices, laissant le monde en ruines. La plupart des hommes et des femmes périrent au combat, certains à cause de la famine qui suivit. Les survivants tentèrent de garder la tête hors de l'eau et de reconstruire le

1 Traité politique écrit au début du xvie siècle par Nicolas Machiavel, homme politique et écrivain florentin

pays — la Terre tout entière, à vrai dire —, mais des créatures surnaturelles profitèrent de la déchéance de l'espèce humaine pour sortir de l'ombre.

D'après les brochures que j'avais pu feuilleter, un climat de peur s'était installé au début, toutefois les choses avaient fini par rentrer dans l'ordre. Après tout, ces créatures vivaient parmi nous depuis la nuit des temps.

Certains humains — ceux possédant encore les moyens de payer ou des ressources devenues rares — réussirent à tirer leur épingle du jeu, en faisant affaire avec les vampires et continuèrent de s'en mettre plein les poches. Intouchables, ils réussirent à devenir indispensables aux yeux des dents-pointues qui n'évoluaient parmi nous que la nuit. Les affaires n'attendaient pas. Nous autres, simples mortels, jouions un rôle tout aussi essentiel, mais pas de la même manière.

Aujourd'hui, plusieurs factions représentaient notre monde. Il y avait les vampires, les métamorphes, les faes, les sorciers, et les humains : quoique, pour ces derniers, je comptais plutôt deux factions distinctes, en raison des inégalités de classes sociales. Les riches et les pauvres, ceux-là n'ayant pas leur mot à donner.

À la tête de la Cité opérait désormais un Consortium, où siégeait un représentant de chacune des factions. Toutefois, trois personnages sortaient tout de même du lot. Un maître vampire vieux de plusieurs siècles du nom de Mikhail Pivovarov, Jared Calvet, un métamorphe, et un humain, Barthélemy Gavreau. Tous les trois formaient un Triumvirat décisionnaire. Les lois et choix qui régissaient la communauté étaient votés par le Consortium, néanmoins en cas de différends, le Triumvi-

rat tranchait et veillait à l'application de la législation.

Ensemble, ils avaient mis en place un protocole visant toutes les espèces et ainsi assuraient un contrôle total, foutant de cette manière un coup de pied au cul à Miss Liberté. À Égalité et Fraternité aussi, d'ailleurs. Ceux qui s'étaient battus jadis pour les droits des Hommes devaient se retourner dans leur tombe.

Ces magistrats se cachaient derrière de beaux discours, arguant que la vie était importante et qu'il fallait la respecter. Que tout crime devait être puni pour que chacun puisse vivre en harmonie avec son prochain.

Foutaises !

Une utopie bien loin de la réalité.

Chaque individu était fiché et pucé dès sa naissance, selon moi, ça avait des avantages et des inconvénients. De cette manière, les délits demeuraient rares, car il était aisé de remonter jusqu'au coupable, néanmoins, le désavantage majeur à cela résidait dans la dépossession de notre vie privée. La liberté aussi, mais je l'avais déjà dit.

Mais comme pour tout, ce système présentait des failles, et pour n'en citer qu'un seul, mes parents apparaissaient comme l'exemple parfait. Bien que leur meurtrier fût arrêté et exécuté, certaines zones d'ombre subsistaient.

En revanche, pour ceux entretenant des relations haut placées, il était difficile de mettre leur crime en lumière. Là, c'était à mon tour de corroborer cette affirmation. Aujourd'hui encore, mon bourreau ne s'inquiétait pas pour le mal qu'il m'avait fait.

Mais peu importait, ces épreuves m'avaient forgée.

Depuis l'endroit où je me trouvais, je ne perçus aucun bruit étrange. Naturellement, il était prétentieux pour une simple

humaine telle que moi d'attester être en mesure de repérer un vampire ou toute autre créature. Les dents-pointues étaient rapides, forts et incroyablement discrets, en gros, tout le contraire de moi, néanmoins je me réconfortais autant que possible. Après tout, il était plus rassurant d'essayer de détecter l'un de ces monstres que de foncer tête baissée dans l'obscurité.

Épuisée après cette soirée de travail, je déviai mon observation de la ruelle en direction du ciel pour le contempler. Il était dégagé, pas le moindre nuage à l'horizon, et quelques étoiles scintillaient, nous offrant un spectacle inouï alors que de là où je me trouvais, les ténèbres m'enveloppaient. Le ciel constellé me fascinait depuis toujours, je ne me lassais pas de l'admirer en songeant qu'il y avait encore de la beauté dans ce monde. Il suffisait de lever les yeux pour la découvrir, et l'homme ne pourrait jamais entacher la magnificence de la coupole qui berçait nos nuits.

Prenant mon courage à deux mains, au cas où il aurait décidé de se faire la malle, j'aspirai à pleins poumons, puis m'engageai dans le passage désert. Le corps tendu comme un arc comme toutes les fois où je devais marcher seule dans l'obscurité, je restai aux aguets.

Depuis mon embauche au Loup Solitaire, la chance me souriait, mais tout le monde le savait, elle finissait toujours par tourner. Ce n'était pas pour rien que je me trimbalais avec un pieu en bois de trente centimètres de long dans ma botte. Ça ne valait pas grand-chose en comparaison des armes que possédaient les factionnaires de l'Agence de Protection de la Cité, plus connue sous le nom d'A.P.C, néanmoins c'était toujours mieux que rien. Les attaques restaient relativement rares, les

dents longues ayant suffisamment d'humains à leurs bottes pour ne pas se risquer à enfreindre les lois qui régissaient la ville. Mais quelquefois l'attrait de la chasse prenait le dessus sur le reste et conduisait certains à commettre l'irréparable. Mes parents s'étaient retrouvés aux premières loges pour le découvrir et ils en avaient payé le prix de leur vie.

En quelques minutes, j'arrivai à l'angle d'une rue portant encore une plaque datant d'un autre temps. Rue Leriche était inscrit dessus, un des derniers vestiges de l'Ancien Monde. Il y en avait quelques autres, mais elles demeuraient rares. Aujourd'hui, les plaques ne possédaient plus le panache d'autrefois, étant juste composées d'un bout de métal cabossé gravé à la va-vite. D'ailleurs, les immeubles ayant résisté aux bombardements se faisaient rarissimes aussi. La Dame de Fer tenait encore debout, un miracle. Tout autour, il avait fallu tout reconstruire et cela avait pris des décennies. La ville s'était trouvée réagencée autour d'un centre stratégique où vivaient les puissants de notre société, dont faisaient partie les vampires et les métamorphes. Sur la place centrale, au pied de la tour Eiffel, certains s'adonnaient au commerce en vendant ce qu'ils récoltaient ou fabriquaient. Les mieux lotis possédaient de petites boutiques s'alignant tout autour. D'autres se situaient dans les rues alentour, comme le bar dans lequel je travaillais.

Ce n'était pas le meilleur métier du monde, mais au moins, mon patron me payait bien et ça me permettait de manger à ma faim et d'avoir un toit au-dessus de ma tête. Et surtout, cette opportunité se révélait salvatrice pour moi.

Paris, qui s'était jadis étendue sur plusieurs centaines de ki-

lomètres carrés, ne possédait plus la gloire de ces temps anciens. Tout autour subsistaient des champs que certains cultivaient. Et au-delà, certains endroits restaient relativement dangereux. Tous les résidus de la guerre, comme les explosifs, n'avaient pas été enlevés. Les villes avaient disparu, rayées de la surface de la carte, même si certaines subsistaient par endroits, la nature avait repris ses droits sur la majeure partie du globe terrestre.

La rue Leriche ne se trouvait qu'à deux blocs d'habitations de mon immeuble, mais contrairement aux autres artères, aucune lumière ne l'éclairait. À l'instant où je posais un pied dans la voie, les battements de mon organe cardiaque s'amplifièrent et je sentis une goutte de sueur froide dévaler ma colonne vertébrale. Devoir emprunter ce chemin me rendait toujours nerveuse, toutefois c'était le plus rapide, et je refusais de me coltiner dix minutes de marche supplémentaire.

En prenant une profonde inspiration, je ravalai la boule d'angoisse logée dans ma gorge, et m'engageai dans la ruelle. Même si tout paraissait calme, je gardais à l'esprit que le silence ne constituait pas un gage de sûreté. Au contraire, il m'oppressait. Enfin... lorsque je parlais de silence, c'était un peu erroné, car malgré le fait qu'aucun chat ne foulait le sol, mes pas me donnaient l'impression de résonner comme ceux d'un éléphant. Animal que je n'avais jamais vu de ma vie, mais c'était le genre de description que je trouvais dans les romans, alors j'imaginais l'utiliser de la bonne manière.

Avec une allure modérée, je parcourus la moitié de la longueur avant qu'un cliquetis, ressemblant étrangement à une pièce de monnaie s'écrasant sur le sol, retentît. Du moins, je me figurais que c'était cela. D'emblée, je me figeai. Une réac-

tion à tout bien réfléchir complètement idiote, car ne plus faire le moindre mouvement ne m'empêchait pas d'être observée. N'étant qu'une simple humaine, je ne possédais pas de super pouvoir ni de cape d'invisibilité, seulement, tout mon être se retrouvait tétanisé par la peur.

Mes sens en éveil, mon instinct me criait de courir le plus vite possible pour me mettre à l'abri, cependant mon corps refusait de lui obéir. J'avais parfaitement conscience de devoir fuir, tout comme je savais aussi que ça ne servirait à rien. Aucun humain n'était susceptible de venir à bout d'un vampire ou de lui échapper. Les seules fois où l'on y arrivait restaient dans nos rêves, et encore... si nous n'avions pas l'esprit trop pessimiste. Parfois, dans les miens, j'arrivais à jouer les super héroïnes, et dans d'autres, je me faisais bouffer toute crue. Dans le monde réel, les seules personnes aptes à combattre ces créatures de la nuit appartenaient à l'A.P.C., soit des agents surentraînés au service de la Cité, et ils ne sortaient jamais en équipe de moins de dix membres. Comme quoi, même eux restaient sur leurs gardes.

Peut-être que finalement je possédais un super pouvoir, celui de voir l'avenir — ce qui n'était pas très badass et loin d'être efficace —, mais quoi qu'il en soit, je m'étais toujours imaginé mourir ainsi, donc je n'étais pas étonnée de la tournure que prenait cette soirée. L'un de ces monstres m'avait enlevé mes parents voilà plus de quatre ans et mon tour arrivait désormais.

Un froid mordant enveloppa mon corps. Il pénétra ma peau de toutes parts, me glaçant le sang, jusqu'à gagner mes os. Des bruits de pas se firent entendre et, contre toute attente, ce son me sortit de ma transe. En une fraction de seconde, mes genoux

fléchirent, me faisant courber l'échine, et je glissai ma main dans ma botte, effleurant la peau nue de mon mollet. D'un geste assuré, je m'emparai de mon pieu avant de me redresser dans un mouvement vif. Peut-être que, comme dans mes rêves, j'allais me découvrir des capacités extraordinaires.

— Il y a quelqu'un ? bredouillai-je.

Bon, c'était loupé pour faire montre d'aplomb, ma voix ressemblait plus à celle d'une petite fille apeurée qu'à celle d'une grande guerrière. Naturellement, la créature ne m'accorda aucune réponse. Certes, en avoir une aurait été étonnant, mais qui ne tentait rien n'avait rien, comme disait le dicton. J'aurais tout de même apprécié obtenir une réaction, car même si un chuintement à peine perceptible perdurait, me prouvant que le vampire ne s'efforçait même pas de se montrer discret, cela ne me fournissait aucune indication sur l'endroit d'où il provenait et cela me déplaisait fortement.

Au ralenti, je tournai sur moi-même pour le chercher du regard, bien que dans l'obscurité, il était difficile de repérer quoi que ce soit. Du moins pour moi, car le chat qui s'apprêtait à jouer avec la souris que j'étais observait sans aucun mal le moindre battement de mes cils. La vie était vraiment injuste avec nous autres, pauvres humains. D'un autre côté, on pouvait considérer cela comme un retour de boomerang, nous avions été pendant des siècles au sommet de la chaîne alimentaire, il fallait bien que cela change à un moment donné. J'étais juste chagrinée d'exister pendant cette période. Que cela arrive dans deux ou trois cents ans aurait été plus plaisant pour moi.

Une rafale me frôla, soulevant au passage quelques mèches de mes cheveux roux qui cascadaient sur mes épaules. Mon cœur

partit alors dans une course effrénée et un cri m'échappa. J'aurais aimé le retenir, préférant me montrer forte et pleine d'assurance, seulement je ne contrôlais plus rien. Mes émotions se mélangeaient dans un fouillis monstre, parce que je savais que le vent n'était en rien responsable de cette bourrasque. Je touchais le fond.

Ma main droite serrait tant mon pieu en bois que mes phalanges durent se graver dedans, mes doigts en étaient douloureux. Il s'agissait de ma seule arme contre la créature de la nuit qui me tournait autour, malgré tout je ne me faisais pas énormément d'illusions quant à son efficacité. Ou plutôt à mon manque d'entraînement. Jamais je n'avais été confrontée à un ennemi, mon unique adversaire étant le sac de pommes de terre sur lequel je m'exerçais à poignarder. On faisait avec les moyens du bord…

Tout à coup, sans rien voir venir, je me pris comme un boulet de canon de plein fouet, une main empoignant mon cou. Au moment où mon dos frappa la pierre, mon souffle se coupa et un son étranglé m'échappa. Son autre main encerclait mon poignet, il le serra jusqu'à ce que la prise sur mon arme se relâchât et que le pieu m'échappât. Ce dernier alla s'écraser sur le sol en rebondissant plusieurs fois avant de totalement s'immobiliser.

Face à moi se tenait un homme au visage pâle et aux yeux d'un marron hypnotique. Ils m'attiraient à eux, m'empêchant de me dérober à leur pouvoir. Au fond de moi, j'étais terrifiée, cependant le magnétisme qu'ils dégageaient m'envoûtait. Même mon corps ne me répondait plus et réclamait un contact plus appuyé avec ce démon tandis qu'une infime partie de mon esprit se révoltait de dégoût et cherchait par tous les moyens à

reprendre le contrôle sur le reste de ma personne.

— Belle comme un cœur, murmura-t-il, d'une voix au timbre velouté. Ton parfum est tout simplement irrésistible.

J'étais fort touchée de l'apprendre, seulement ça n'arrangeait pas mes affaires. Bien au contraire !

Le vampire me détailla pendant un temps qui sembla durer une éternité, son regard se baladant sur chaque centimètre carré de mon corps. Je ne me gênai pas pour en faire de même. Son visage possédait des traits bruts et dégageait un certain charme. Ses yeux marron auraient pu paraître banals chez un humain lambda, or, chez lui, ils étaient dotés d'un éclat particulier qui captivait inexorablement quiconque devait les croiser. Ses cheveux noirs, dégradés sur le pourtour de sa figure, lui arrivaient aux épaules et paraissaient très doux. Quant à sa carrure toute en muscles, elle m'impressionnait tout bonnement, et ne me présageait aucune chance de survie.

Lorsque dents-pointues se pencha en avant, plongeant la tête dans mon cou, il fit peser le poids de sa musculature sur moi. Malgré l'épaisseur de nos vêtements, je perçus la fraîcheur de son corps froid qui se retrouvait ainsi collé au mien. Peut-être aurais-je eu un espoir de m'en sortir vivante avec un être moins massif, mais contre lui, j'étais certaine que même le plus chevronné des guerriers ne bénéficiait d'aucune chance.

Le vampire émit un son comparable au ronronnement d'un chat et je ne tardai pas à sentir l'émail froid de ses dents sur ma peau. Un frisson me traversa de toutes parts au moment où sa langue rugueuse les remplaça pour en goûter la saveur, puis la douleur irradia lorsqu'il les planta dans ma chair. Un sanglot m'échappa à l'instant où une larme roula sur ma joue. La fin

était proche.

D'après les rumeurs, la morsure de ces êtres apportait l'extase au donneur de sang, eh bien, je ne ressentais rien de cette soi-disant exaltation. Pour moi, il s'agissait d'un mélange de profond dégoût et de brûlure lancinante.

Mes tremblements s'intensifièrent tandis que je touchais un peu plus le fond lorsqu'il colla son bassin au mien, me dévoilant ainsi toute l'étendue de son désir. Parfaitement consciente de la suite des événements, je savais qu'il était rare que l'un aille sans l'autre, et visiblement mon assaillant comptait bien profiter de moi tout entière.

L'une de ses mains descendit de mon épaule à mon sein pour le caresser, me faisant tressaillir.

— Pitié, sanglotai-je.

Bien que prête à mourir, je refusais d'être violée. Même si mes derniers instants sur cette Terre étaient arrivés, je refusais que mon corps soit encore souillé de cette manière.

La pression sur ma gorge se relâcha et le visage du monstre ne tarda pas à me faire de nouveau face. Mes paupières papillonnèrent, je me sentis défaillir, il m'avait probablement déjà pris trop de sang.

— Mon cœur, ne dis pas de telles choses, souffla-t-il d'une voix douce. Toi et moi, ça va être terriblement bon, je t'en fais le serment.

Ses promesses, il pouvait se les foutre au cul.

Ne percevant plus d'entraves dans mon esprit, je levai une main tremblante pour la poser mollement sur son torse. Ferme et musclé sous mes doigts. J'eus beau y mettre le peu de force qu'il me restait pour le repousser, il ne bougea pas d'un milli-

mètre. Je n'étais même pas certaine qu'il sentait quelque chose.

L'homme aux dents longues s'empara de ma main avec une délicatesse déconcertante. Il était inconcevable de voir cette créature sanguinaire agir ainsi alors qu'il venait de me voler une énorme quantité de mon fluide vital et qu'il s'apprêtait à prendre possession de mon corps sans avoir reçu mon consentement. Pourtant, il ne s'arrêta pas là et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser ressemblant à une douce caresse. C'était le genre de baiser qu'un homme épris pouvait offrir à sa dulcinée, pas celui d'un prédateur létal et inhumain.

La mort amenait son lot de regrets, nous laissant un arrière-goût d'inachevé, et je ne faisais pas défaut à cette règle. La délicatesse avec laquelle le vampire faisait preuve me poussa à déplorer de ne pas avoir connu un tel amour. Je regrettais de ne pas m'être offerte à un homme de mon plein gré, même si aucun n'avait jamais suscité assez mon intérêt pour cela. J'en avais pourtant trouvé certains séduisants, voire beaux, mais cela ne suffisait malheureusement pas à effacer les blessures du passé. N'ayant que vingt et un ans, je pensais avoir le temps de réapprendre à vivre. Après tout, la vie aurait dû être encore longue pour moi, cependant j'aurais dû me douter que voir mes rêves se concrétiser était voué à l'échec.

Le monde dans lequel nous évoluions n'était pas tout rose, au contraire, c'était un mélange aux nuances de gris qui me présentait une épreuve après l'autre. Comme à chacun. Ceux qui pouvaient prétendre vivre heureux se faisaient rares.

— Si douce et si fragile, soupira le vampire. J'aimerais connaître ton nom.

Dans un sursaut de défiance stupide, je plantai mon regard

dans le sien tandis que mes lèvres restèrent obstinément scellées. Il pouvait toujours courir pour que je prononce un mot de plus !

Dents-pointues relâcha ma main, qui retomba mollement le long de mon corps. À bout de force, mes genoux ployèrent, mais contre toute attente, il me rattrapa en passant un bras autour de ma taille, puis embrassa le lobe de mon oreille.

Chapitre
3